

« Réflexions sur l'imaginaire de l'atmosphère du monde méditerranéen »

(l'aveuglante vibration de l'immobile
L'expérience sensori-onirique du paysage solaire)

Jean Jacques WUNEBURGER, est Professeur de Philosophie générale à l'Université Jean Moulin – Lyon III; il est aussi Doyen de la faculté; Vice président chargé de la Recherche; Membre du Centre d'études des systèmes; Directeur associé du centre de recherche G. Bachelard sur l'imaginaire et la rationalité de l'Université de Bourgogne.

Il est aussi auteur de plusieurs ouvrages collectifs et directeur de publication aux Editions universitaires de Dijon : Revue Figures, Collection 'Figures libres', Cahiers Gaston Bachelard, Bulletin de liaison des Centres de recherche sur l'imaginaire.

« Réflexions sur l'imaginaire de l'atmosphère du monde méditerranéen »

(l'aveuglante vibration de l'immobile
L'expérience sensori-onirique du paysage solaire)

Pr. Jean Jacques Wunenburger,

Doyen de La Faculté de Philosophie - Université Lyon III

"Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. A certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. A peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant pour aller s'accroupir dans la mer.

Nous arrivons par le village qui s'ouvre déjà sur la baie. Nous entrons dans un monde jaune et bleu où nous accueille le soupir odorant et âcre de la terre d'été en Algérie. Partout, des bougainvillées rosats dépassent les murs des villas; dans les jardins, des hibiscus au rouge encore pâle, une profusion de roses thé épaisses comme de la crème et de délicates bordures de longs iris bleus. Toutes les pierres sont chaudes. A l'heure où nous descendons de l'autobus couleur de

bouton-d'or, les bouchers dans leurs voitures rouges font leur tournée matinale et les sonneries de leurs trompettes appellent les habitants.

A gauche du port, un escalier de pierres sèches mène aux ruines, parmi les lentisques et les genêts. Le chemin passe devant un petit phare pour plonger ensuite en pleine campagne. Déjà, au pied de ce phare, de grosses plantes grasses aux fleurs violettes, jaunes et rouges, descendent vers les premiers rochers que la mer suce avec un bruit de baisers. Debout dans le vent léger, sous le soleil qui nous chauffe un seul côté du visage, nous regardons la lumière descendre du ciel, la mer sans une ride, et le sourire de ses dents éclatantes. Avant d'entrer dans le royaume des ruines, pour la dernière fois, nous sommes spectateurs.

Au bout de quelques pas, les absinthes nous prennent à la gorge. Leur laine grise couvre les ruines à perte de vue. Leur essence fermente sous la chaleur, et de la terre au soleil monte sur toute l'étendue du monde un alcool généreux qui fait vaciller le ciel. Nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir..."¹

La Méditerranée trouve dans un tel texte une de ses hypotyposes les plus éblouissantes. Le texte d'A. Camus est à la fois une sensation physique à fleur de texte et une transfiguration poétique d'un corps à corps avec un soleil se réverbérant sur la terre salée de Tipasa. D'où vient la vérité de cette expérience, qu'est-ce qui fait pour nous de cet instantané langagier une sorte de géométral d'une expérience immémoriale d'un paysage méditerranéen? Comment parvient-il à marier les ingrédients, usés jusqu'au stéréotype, que sont la brûlure du soleil, la vibration de l'air, la noirceur lumineuse de l'eau? Qu'est-ce qui permet de comprendre ce mythe corporel de la Méditerranée qui s'impose aux récits les plus anecdotiques, aux souvenirs les plus étiques, aux tableaux les plus conventionnels? Comment un climat, un

¹ A. Camus, *Noces*, Gallimard, 1950, p 13 sq.

paysage géographiquement bien délimité peuvent-ils accéder à cette intensité sensorielle, à cette densité onirique, à cette consistance symbolique qui en font une sorte de manifestation typique du cosmos, d'expérience primordiale de l'être au monde ?

On tentera de rassembler quelques éléments de ce vécu, quelques visages de cet idéal-type d'un imaginaire climatique et paysager avant de chercher à déceler sous l'imaginaire les noyaux d'une intelligence métaphysique. Car la Méditerranée ne livre pas seulement ses secrets au corps et à l'âme, mais aussi à l'intelligence. Sa réalité climatique et géologique est une source de sensations et d'images mais aussi une structure de pensée, une manière de produire du sens. De sorte que la Méditerranée est peut-être une des matrices historique mais aussi transcendante de toute pensée en Occident.

L'expérience de l'alternance

Les premiers penseurs -antésocratiques- de la Grèce ont commencé par observer les variations du climat. Dans la mer Egée règnent la violence des vents, les brusques sautes du temps, les variations extrêmes du climat où le froid d'hiver succède aux étés caniculaires. Mais pour ces intelligences en éveil la violence ne se réduit pas au chaos, les désordres ne sont pas rebelles à la raison. Les voici, futurs philosophes, devenant météorologues, climatologues, prévisionnistes du temps à venir, à l'affût des règles approximatives des variations, déplacements, transformations des éléments, de l'eau à l'air, de l'air à l'eau, de l'eau à la terre. Grands cycles de circulation de la vie, de la matière qui bercent la vie des travaux et des jours. Sur les îles, sur les rives de la Grèce ou de la grande Grèce, prend ainsi naissance une première imagerie de la Méditerranée. Elle surgit, sur fond de lever et de coucher de soleil rougeoyant, comme un espace de chevauchement des contraires, la mer recouvrant la terre, la terre avançant dans la mer, selon une ligne zébrée de rochers et de plages de

sable. Elle se livre comme un espace-temps instable mais oscillant entre les extrêmes, chaud et froid, sec et humide, dessinant ainsi une mélodie de ressacs de la vie du cosmos.

Car la Méditerranée semble d'abord un monde d'oscillations courtes, de périodicités brèves des éléments, des climats, des formes et des forces. Tout y change très vite et en son contraire. Sur la terre, en bordure de mer, sur les ponts des navires, la Méditerranée est violence, coups de vents, sautes d'humeur et des plus redoutables. Il n'est pas étonnant de voir que le premier théoricien de la physique, Aristote, divise les mouvements en deux, ceux réguliers, circulaires, images analogiques de la perfection divine, et ceux violents, obliques, dispersifs, qui strient l'espace de notre terre, ce monde sublunaire abandonné aux caprices et au hasard (automation)¹.

Car le monde méditerranéen est d'abord celui du caprice, rebelle à la prévision, à la domination, à la science certaine, à la différence des sciences théoriques qui naissent de l'observation des astres dans un ciel clair et serein.

Et pourtant, par delà les motions déréglées de la nature et les émotions contrastées des hommes, les visages de l'environnement méditerranéen, des plus lointains de la Phénicie jusqu'aux mystérieux Atlantes, se retrouvent à nouveau rassemblés, unifiés, stabilisés par la souveraineté solaire, telle que la décrit Eschyle : "Ether divin, vents à l'aile rapide, eaux des fleuves, sourire innombrable des vagues marines, terre, mère des êtres et toi Soleil, oeil qui vois tout"². En Méditerranée, après les tempêtes et les noirceurs des ciels, le soleil surgit à nouveau, impérial, suzerain, brillant de cet éclat aveuglant qui a fait son mythe. D'Héraclite aux Stoïciens, les variations cycliques de la nature restent ordonnées par un grand feu solaire, le dieu unique suzerain de toutes

¹ Aristote, *Physique*, I, 2;

² Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 90.

choses, en qui battent les mesures du monde : "Cet univers identique pour tous n'a été créé par aucun dieu ni par aucun homme, mais il fut toujours, est et sera un feu éternellement vivant, s'allumant avec mesure et s'éteignant avec mesure."¹ Car le soleil, aussi bref que soit son règne selon les jours ou les mois, est bien le *gnomon* de toute vie. Figure symbolique de l'absolu, en toutes civilisations, le soleil accède à une identité et à une dignité inédites dans le monde méditerranéen. Il laisse sur les yeux, sur la peau, sur les corps des sensations rares et singulières. Il est source de vie, de permanence et de changement, principe d'ordre, de destruction et de renaissance. Comme le disait déjà Héraclite : "Le soleil, maître et gardien des révolutions périodiques, définit, dirige et rend manifestes les métamorphoses et les saisons qui apportent toutes choses."².

A. Camus a inscrit cette douleur solaire dans ses textes en saisissant cette brûlure et cet aveuglement du soleil du midi, du grand midi, au grand midi de l'été. Là, la lumière semble abolir précisément tout mouvement, toute vibration, tout rythme. Les grands cycles de variations des formes et des forces s'arrêtent tout à coup. Sous le rayonnement intense du soleil, tout est figé, noirci, éternisé. Paradoxalement ce monde exposé aux alternances pulsatiles se voit tout à coup suspendu. Comme le suggère poétiquement l'architecte A. Bruyère: "La lumière est changée en bouillie, c'est l'immense imprécision de la platitude, le près serait culbuté par le loin, le silence transformé en brume, la couleur et le relief en immobilité, ce paysage connu est étranger"³. En d'autres contrées, en d'autres climats existent rarement de ces moments où le soleil règne en tyran, en despote de la lumière, pour mettre à plat toutes les formes du monde subsolaire et sublunaire.

¹ Héraclite, fragment 30, in J.Brun, *Héraclite*, Seghers, 1965, p 142.

² Héraclite, fragment 100, in J.Brun, *Op.cit.* p 151.

³ In J.J.Wunenburger (ed), *Les rythmes, lectures et théories*, L'Harmattan, 1992, p 225

La panique du midi

Cette expérience de type "panique" témoigne de la suprématie méditerranéenne de la lumière sur les couleurs, de l'intensité sur l'extension des paysages, de l'immobilité sur les variations rythmées des êtres. Rien ne donne alors mieux à comprendre, analogiquement, cette épiphanie solaire que les expériences érémitiques des Pères du désert du "midi". Sous le grand soleil du midi, les corps sont enfiévrés, l'imagination turbulente est en proie à mille démons tentateurs. Le corps éclate, le désir s'exacerbe, les nerfs s'embrasent jusqu'à une extase sensorielle inouïe. Mais sous ce feu cosmique, l'être Méditerranéen approche de la décréation. Quand le corps est ainsi poussé aux limites par la lumière, il implode, il se dessèche aussi, il se prépare à la mort au moment de l'"akmè" de la vie. Car le midi est une coordonnée spatio-temporelle exceptionnelle : le soleil atteint le centre du ciel, le point culminant de sa course, découpant le ciel en deux parties égales¹ ; du point de vue du temps, il n'est pas seulement un intervalle entre les deux périodes d'une journée, il est aussi un temps propre², qui accomplit une double fonction : d'une part, de règle et de "phanie" du temps cosmique, en tant que *gnomon* et *meridies*, qui permet de fixer physiquement l'heure, par la projection de la lumière solaire sur la terre³ et, d'autre part, d'épiphanie symbolique d'un mode

¹ R.Caillois, "Le démon de midi", *Revue de l'histoire des religions*, Annales du Musée Guimet, Lib.E.Renoux, 1937, tome 115, p 151.

² R.Caillois (*op.cit.*, tome 115, p 146) rappelle que le midi n'est pas en Grèce qu'un "entre-deux" mais une période dotée d'une identité nominale, le "*mesembria*" (Platon, *Phèdre*, 259a et d). Voir Homère, *Illiade*, XXI, 111, qui isole bien le milieu du jour (*to meson émar*).

³ Le "gnomon" est un bâton planté en terre dont la longueur minimale de l'ombre détermine, bien avant la clepsydre, le midi vrai. "Midi est nommé l'heure immobile, soit parce que le soleil paraît alors s'arrêter dans sa course, ses déplacements étant plus sensibles aux horizons qu'au zénith, soit parce qu'alors dans les gnomons, l'ombre parcourt dans le même espace de temps un intervalle plus faible, soit parce

d'être psychique, qui fait perdre à l'humain sa raison, la maîtrise de soi, en l'exposant au feu intérieur. C'est ainsi que l'imaginaire grec et chrétien, d'inspiration méditerranéenne, développent une même description du désordre de l'âme sur fond d'un midi solaire, longuement étudié par Roger Caillois.

Dans l'Odyssée, déjà, Ulysse le navigateur entend l'appel des Sirènes au moment même où les vents tombent en plein midi (Odyssée, XII, vers 168-169), amollissant les forces des hommes, car "l'absence de vent passait dans l'antiquité pour être caractéristique de l'heure de midi". Dès lors, Hélios entraîne les mêmes méfaits que Sirius, qui est présent à travers les Sirènes, celles qui "dessèchent". "Alors vient (pour l'équipage d'Ulysse) le goût du laisser-aller, la voix des Sirènes, la tentation du sommeil au moment où le soleil au zénith darde verticalement ses rayons et où menace l'insolation, jamais plus redoutable qu'en pleine mer, quand la nappe polie de l'eau tranquille réfléchit la lumière."¹

Comme le rappelle R.Caillois, les Sirènes², personnification des âmes des morts, appartiennent au registre d'un soleil funeste qui désarçonne les hommes en les soumettant aux désordres de leurs désirs, à la mort. La Sirène voisine dès lors avec les thèmes de la volupté et de la mort, incarnés par l'ancien vampirisme animique, "qui s'est maintenu dans la coloration érotique de la tentation exercée par les Sirènes, succubes assoiffées de sperme humain, comme on le voit

que la verticale est la plus stable de toutes les lignes" (Hermias, cité par R.Caillois, *op.cit.*, tome 116, p 69).

¹ R.Caillois, *Op.cit.*, tome 116, p 61. Même thème pour le récit des Lotophages.

² R.Caillois, *Op.cit.*, tome 116, p 55, rappelle que *Seirèn* viendrait de *Seirios*, l'étoile Sirius, astre brûlant de la canicule, en rapport avec *Seir*, vieux nom du Soleil. "Sirius amène une atmosphère pernicieuse qui corrompt la chair sur les os et les fait pourrir dans la terre noire. Surtout cet astre nocif, le plus brillant de tous, mais d'un éclat qui donne la fièvre au mortels, épuise la force des hommes, rend les femmes lascives.." (p 56).

plus tard et comme l'arrière-fond de l'aventure d'Ulysse les présente déjà, car l'homme qui s'endort à midi est par définition leur victime désignée."¹. Dans le même ordre, on rencontre d'ailleurs la figure du dieu Pan, lié aux bergers d'Arcadie, qui suscite les cauchemars et libère sa violence, en particulier sexuelle, à l'heure du midi².

Parallèlement, les théologiens chrétiens décrivent longuement l'*acedia*, ce mal de l'âme, qui mine les moines dans leur cellule, de préférence aux heures du plein midi. R.Caillois reprend les descriptions canoniques de Cassien, d'Isidore de Séville, de Thomas d'Aquin, etc., qui ressemblent à un véritable tableau clinique de la psychasthénie et qui confirment l'identification d'une crise semblable à celle décrite par les mythes antiques : "Le moine se prend d'un dégoût irrésistible pour la vie qu'il mène, son monastère et ses compagnons en même temps, il ressent une faim lancinante et comme un besoin morbide de sommeil quand approche la sixième heure, le redoutable midi.. C'est la tiédeur devant la vie, l'anxiété sourde d'un coeur insatisfait et la confusion irrationnelle de l'intelligence. A l'arrière-fond, la tentation sexuelle est présente : l'acédieux veut quitter le monastère pour aller visiter une femme pieuse qui n'a personne pour la soutenir. Quelquefois la hantise érotique est plus précise"³.

Le zénith solaire, si marquant dans le paysage méditerranéen, permet ainsi de désigner et de figurer une épreuve ontologique et psychologique où l'être risque de perdre son âme, d'être possédé par l'ombre, c'est-à-dire par le psychisme refoulé. La plupart des mythes grecs, en particulier, "illustrent l'irrésistible séduction de la paresse et

¹R.Caillois, *Op.cit.*, tome 116, p 62. D'où, par comparaison, la place de la tentation sexuelle dans la thématique du démon de midi. Caillois retrouve ces thèmes dans la mise en garde socratique contre l'enchantement des Cigales (Platon, *Phèdre*, 259c), qui chantent précisément à midi (p 66).

² Voir J.Hillmann, *Pan et le cauchemar*, Imago, 1979.

³ R.Caillois, *Op.cit*, tome 11- p 169-170.

du sommeil dans l'accablante chaleur de midi, le danger aussi de la délectation dans la tristesse coupable qui donne le dégoût de toute activité, et qui, une fois éprouvée, ne permet pas de retour aux fatigues quotidiennes de la vie"¹. Il existe donc bien, inscrit dans le mythe psycho-cosmologique, un moment du parcours de la vie où l'évolution est interrompue par un désordre paroxystique et contradictoire, source de grands dangers.

Le jeu des matières oniriques

Mais cette expérience sensori-motrice, où se conjuguent mouvement et immobilité, infusion et effusion des sens, n'est pas réductible à une pure perception. Car toute perception des choses est déjà préparée, précédée, soutenue par des images, par une imagerie, un imaginaire. Nous ne pouvons percevoir un paysage, un climat, une lumière qu'à travers des formes matricielles, des schèmes symboliques, des structures narratives mythiques qui leur confèrent du sens, de la profondeur onirique. Et en Méditerranée plus qu'ailleurs les yeux de l'âme perçoivent dans les formes physiques de la Nature le surgissement d'éléments premiers, de matières originaires. A nouveau les penseurs présocratiques n'ont-ils pas commencé leur élucidation du cosmos en distinguant dans le tourbillon des événements de la Nature la trace des quatre éléments ? Eau, air, feu et terre sont en effet omniprésents et presque toujours contemporains dans les paysages de la Méditerranée. Les événements majeurs de la vie sont foncièrement attachés aux manifestations d'un ou de deux éléments. La montagne n'est jamais loin de la mer, qui connaît les violences des vents avant de s'engourdir sous le soleil accablant.

Mais ces matières élémentales qui éclatent et se transforment tout au long des saisons ne sont pas de simples matières inertes. Dans la

¹ R.Caillois, *op.cit.*, tome 116, p 63-64.

nature méditerranéenne les quatre éléments vivent, se livrent comme des matières animées, comme si l'enveloppe physique des phénomènes naturels contenait des forces, des émotions, des intentions, qui prennent d'ailleurs la figure des dieux. Pour l'homme de la Méditerranée la matière cosmologique est d'emblée matière semi-physique semi-psychique. C'est bien ce qu'a compris ce matérialiste onirique qu'est Gaston Bachelard pour qui, dans le prolongement de l'imaginaire alchimique, les matières ne sont pas seulement des agrégats de propriétés chimiques et physiques, mais de véritables composites de corps et d'âme. Car le feu ou l'eau sont des substances à la fois cosmologiques et oniriques. Ces matières génératrices d'images ne sont pas réductibles aux matières rencontrées et décrites par le langage scientifique mais elles ne peuvent se ramener non plus à de simples projections subjectives sur des supports externes. Pour Bachelard l'idée de matière est donc inséparable d'une surdétermination dans le droit fil d'un animisme universel qui fait que la matière est à certains égards déjà traversée par des qualités psychiques. Le feu, par exemple, est une réalité matérielle qui peut-être réduite à des composants physiques, à des réactions analysables en termes scientifiques, mais il est aussi immédiatement appréhendé à travers des connotations symboliques qu'il appartient précisément ensuite à l'imagination de développer, de transformer et donc d'utiliser comme matière psychique.

La Nature méditerranéenne est donc inséparable d'un riche imaginaire des matières cosmologiques, mises à nu par une lumière qui vient les renforcer dans leur matrice mythique. Mais elles font d'autant plus rêver qu'elles se laissent si aisément marier dans l'expérience humaine. Sur les rivages de la mer l'imagination méditerranéenne se greffe en permanence sur le couplage des éléments, la terre et l'eau ou le feu et l'air. Nulle part au monde les éléments ne sont autant entrelacés dans le paysage, dans ces cycles, dans ses horizons. A l'intersection des saisons, sur l'interface des côtes l'imagination méditerranéenne découvre les infinies puissances du rêve des contraires cosmologiques.

Logos rythmique

Sur fond de cette expérience sensorielle et onirique, l'homme en Méditerranée met ainsi insensiblement en place une pensée complexe. A travers ces rythmes du corps qui vibrent aux rythmes du monde, à travers ces imaginaires des quatre éléments disposés en quadriparti, la pensée découvre en elle une aptitude à saisir les structures les plus subtiles du réel. Car nos paysages deviennent aussi des médiations objectives de nos manières de penser¹. La plupart du temps, notre intellect est incité pour vivre, pour s'adapter au monde, pour assurer une communication efficace avec les autres, à sélectionner des identités simples, des idées claires et distinctes, à poser l'autorité de concepts univoques. La raison a toujours été mise en avant pour ses talents à chasser les variations, les contradictions, à figer les choses en catégories, à organiser les représentations en chaînes linéaires.

Et pourtant comme le montrent le paysage et le climat de la Méditerranée, le réel est sans doute loin de pouvoir être subsumé sous cette logique substantielle et réifiante. Clémence Ramnoux rappelle ainsi que les premiers présocratiques, avant de faire naître les contraintes des catégories conceptuelles stables, ont fait usage d'un langage semi poétique, semi conceptuel, où les verbes l'emportent sur les substantifs². Car pour dire et comprendre l'expérience de la Nature méditerranéenne il faut moins arraisonner les choses sous des abstractions, que saisir les passages, les processus, les renversements, les oppositions. Et pour cela il vaut mieux faire confiance aux métaphores et aux verbes qu'aux substantifs qui figent tout dans des identités rassurantes mais réductrices et se laisser guider par une langue entre indécise entre "mots et choses". "Il faut partir du réel vécu : par exemple, pour l'Un et le multiple, qu'on

¹ Voir notre analyse "Imagination géographique et psychogéographie", in *Lire l'espace*, Bruxelles, Ousia, 1996..

² Cl.Ramnoux, *Héraclite ou l'homme entre les choses et les mots*, Les belles Lettres, 1959.

ne parte pas de l'arithmétique, mais d'une expérience malheureuse, celle du sage incompris par la foule pour Guerre et paix, que l'on parte de la contestation juridique et de l'usage de la violence, à l'intérieur des cités et au dehors.. Ce sont des catégories dynamiques : pratiquement il vaut mieux les énoncer avec des verbes qu'avec des noms. Par exemple : plutôt se refroidir et se réchauffer que froid et chaud"¹. De plus les verbes gagnent à être pensés aussi par couples de contrastes : "on saisit ces frayeurs de mots dans l'acte de pratiquer un usage catégorial des couples verbaux de l'usage le plus courant : se rapprocher et s'éloigner, se rassembler et se disperser, tenir en bloc et couler. On découvre tout ce qu'on peut dire avec le découpage concret de l'univers concret, non point pris pour symboles, mais tout simplement pris pour vocabulaire"².

Car la pensée en Méditerranée exige précisément une rationalité non identitaire où les jeux de contraires sont respectés et maintenus dans leur tension. Il n'est pas étonnant précisément que Héraclite encore ait tenu à penser le *logos* de toutes choses par le biais du *polemos*, le conflit. "Le combat est le père de toutes choses, le roi de toutes choses. Des uns il a fait des dieux, des autres il a fait des hommes. Il a rendu les uns libres, les autres esclaves"³. Car dans l'ordre des manifestations tout apparaît scandé par des mouvements de balancier et de retournements. Et si la raison veut rendre compte d'un ordre du monde elle ne peut que prendre acte de cet ordonnancement rythmique où se succèdent au moins trois positions : dominante d'un extrême (chaud, sec), un premier passage à l'extrême opposé ; et au terme d'un mouvement orienté dans un sens, se produit à nouveau un renversement en son contraire, ouvrant ainsi une logique de l'énantiodromie. "La mort de la terre fait naître l'eau, la mort de l'eau fait naître l'air, la mort de l'air engendre le feu. Et inversement

¹ *Id.* p 11

² Cl. Ramnoux, *Etudes présocratiques*, Klincksieck, 1970, p 17.

³ Héraclite, frag 22 cité in J. Brun, *op.cit.*

(*empalin*)"¹. Saisir ainsi l'ordre des choses, c'est être à même de reconstituer leur alternance périodique, retrouver leur rythme complexe. Car tel est le vrai rythme peut-être, non une vibration linéaire, une suite de haut et bas toujours poursuivis dans le même sens mais des mouvements saccadés d'aller-retour, pour former un grand cycle périodique².

Or nul monde plus que le monde méditerranéen aurait pu donner naissance à une telle philosophie du rythme, à une telle logique de pensée complexe. Et nulle part ailleurs que dans la Méditerranée n'apparaît de manière aussi fulgurante l'état médian de la coïncidence des contraires, cette figure intermédiaire où les forces opposées sont à égalité d'actualisation et s'équilibrent non dans l'indifférence mais dans leur affrontement frontal le plus intense. Et l'on découvre alors que le paysage méditerranéen prototypique, protomythique, est peut-être précisément la spatialisation et la temporalisation sensorielle de cet état logique de plus haute contradiction, que Stéphane Lupasco avait nommé l'"état T" d'une logique contradictoire³. En plein midi, lorsque le soleil est au zénith, lorsque la lumière devient noire, lorsque la musique des cigales est assourdissante jusqu'au silence, lorsque la vibration de la brise marine apparaît comme une immobilisation cosmique, la pensée atteint alors cet état contradictoire où tout est Un dans la différence, où tout coïncide dans la contradiction.

La Méditerranée n'est donc pas seulement une source de sensations, un vivier ou un laboratoire d'images, mais une véritable spatio-temporalisation d'une logique supérieure et complexe. Dans ces lieux et en ces moments, le corps et l'âme prennent la mesure d'une pensée supérieure, d'une logique totalisante, qui sait prendre le pli

¹ Héraclite, frag 76, in J.Brun, *op.cit.* p 138.

² Voir P.Sauvanet, *Le rythme et la raison*, Kimè, 2000.

³ St. Lupasco, *Les trois matières*, 10x18, 1970 et notre commentaire dans *La raison contradictoire*, A.Michel, 1990

d'une "Concors discors", d'une harmonie des contraires. Ainsi de même qu'il existe des pensées atlantiques ¹, il existe des pensées méditerranéennes, où l'homme expérimente de manière polymorphe et pluridimensionnelle les variations de sens du monde. Dans la Méditerranée existe un sens spécifique des contraires de la vie et de la mort, de la lumière et des ténèbres, du froid et du chaud, etc. qui nous enseigne une certaine loi du cosmos et de la vérité du monde. La Méditerranée est donc aussi un paysage de l'intellect, où la pensée apprend à donner un rythme aux choses et à conjuguer ensemble en une coïncidence vertigineuse les contraires. Si cette pensée ne saurait s'étendre à toute réalité, ni être exclusive d'une autre, elle n'en constitue pas moins une méthode particulièrement heuristique pour avancer dans les énigmes du monde. Penser de manière méditerranéenne c'est bien se placer à l'ombre d'une lumière, c'est-à-dire d'une intelligence solaire souveraine, mais en respectant les linéaments, les zébrures, les allers et venues des choses, en un mot leurs changements rythmiques. Par conséquent la pensée méditerranéenne est une école pour apprendre à penser la vibration et la respiration du monde. Elle est bien en un sens le Tao de l'Occident.

¹ Comme celle de Kenneth White, *Le plateau de l'Albatros*, Grasset, 1994.

This document was created with Win2PDF available at <http://www.daneprairie.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.